

Mémorial
de
Saint-Cloud
1963

EDITE PAR LA SOCIETE AMICALE
DES ANCIENS ELEVES
DE L'ECOLE NORMALE SUPERIEURE DE SAINT-CLOUD
(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1963)

SOMMAIRE

Max SORRE, Président de la Société Amicale prom. 1899 Lettres	3
Emile ADDE, prom. 1872 Sciences	10
Maurice BRUNET, prom. 1907 Lettres	12
Maurice RAFFAUD, prom. 1919 Sciences	17
René CHAPUIS, prom. 1925 Lettres	19
Léon CRUIZIAT, prom. 1927 Sciences	21
Jean-Marie MUGNIER, prom. 1939 Lettres	24
Jean CAZEAU, prom. 1954 Lettres	26
Gérard LECOURTOIS, prom. 1957 Lettres	29
Pierre MOHOS, prom. 1957 Lettres	31
Pierre QUATANNENS, prom. 1959 Lettres	33

Maximilien SORRE

(1880-1962)

NÉ le 16 juillet 1880 à Rennes, Maximilien Sorre, Président de notre Amicale, est mort, l'âme sereine, le 10 août dernier à Messigny (Côte-d'Or).

A l'âge de seize ans, il est déjà élève-maître à l'école normale de Rennes. Trois ans après, en 1899, il entre à l'École de Saint-Cloud. Devenu professeur, il fit de courts stages aux écoles normales de La Roche-sur-Yon et de Perpignan. Et, après une année de service militaire, il fut affecté, le 26 juillet 1903, à l'école normale de Montpellier où il enseigna pendant onze ans. Dès son arrivée à Montpellier, il en fréquente assidûment la Faculté des Lettres. Licencié en juillet 1911, il est promu docteur à Paris, le 31 mai 1913. Et c'est avec la mention très honorable que les professeurs de lettres ne décernent qu'exceptionnellement. Sa thèse est une œuvre monumentale ; d'emblée, il prend place parmi les grands géographes.

Mobilisé en septembre 1914, il fut blessé en 1915. La guerre ayant pris fin le 11 novembre 1918, il reprit aussitôt ses travaux. Il fut chargé de cours à la Faculté des Lettres de Bordeaux (1918), puis à celle de Strasbourg (1919), de nouveau à celle de Bordeaux (1920). Ah ! qu'il était difficile en ce temps de prendre place dans une

chaire de faculté si l'on n'était pas l'élève ou le protégé d'un pontife en Sorbonne. Maximilien Sorre n'avait que son œuvre pour défendre sa cause, mais cette œuvre imposait l'estime. Justice lui fut enfin rendue : le 5 juillet 1922, il était nommé maître de conférences à Lille.

Reconnu d'emblée comme un maître par tous ses collègues, son ascension fut dès lors rapide. Il devient professeur titulaire en 1925, et avant que quatre ans se soient écoulés, il se trouve, en 1929, doyen de sa Faculté. Deux années plus tard, il est élevé au rectorat, qu'il exerce d'abord à Clermont-Ferrand (1931-1934), puis à Aix-en-Provence (1934-1937). Placé hors cadre dans le corps des recteurs, il est nommé, en 1937, directeur de l'Enseignement du premier degré et de l'Education post-scolaire, et il atteint de la sorte le sommet de la hiérarchie.

C'est avec ardeur qu'il prend en mains l'Enseignement primaire et les écoles normales d'instituteurs dont il a été l'élève, un élève reconnaissant qui aime ses premiers maîtres et les tient en grande estime. Sa gestion, admirable à tous égards, heurte le conformisme, l'esprit de caste et de puissants intérêts. Survient le désastre de 1940 ; ceux qui le tiennent pour indésirable se hissent au pouvoir sur les ruines de la patrie. Et, le 29 juillet 1940, chassé du Ministère de l'Education nationale, il est « replacé dans le cadre des professeurs des facultés des départements ». Mais l'Université se dresse contre le régime issu de la défaite. A la Sorbonne, les professeurs de Lettres, unanimes, appellent Maximilien Sorre parmi eux. Le gouvernement de Vichy qui n'ose pas rejeter cet appel, rabaisse Maximilien Sorre au rang de chargé d'enseignement. Mais dès que la libération du territoire est accomplie, en 1944, il est proclamé titulaire de la chaire dont il assure le service ; et, réparation bien méritée, le Ministre le nomme directeur honoraire de l'enseignement du premier degré. Sa mise à la retraite, en 1948, ne réduit point son activité. Inlassablement, sans faiblir, il poursuit ses travaux jusqu'à la fin de ses jours.

C'était un grand savant. Mais, ignorant en géographie, je ne puis estimer justement les richesses de son œuvre ; je laisse ce soin à notre ami P. Brunet, éminent géographe. C'était un grand professeur. Précis, ordonné, la clarté même, il illustrait son sujet de belles images, il lui donnait un tour poétique qui charmait l'auditoire. Ses qualités d'administrateur étaient incomparables. Il ne se décidait qu'après avoir réuni tous les documents en la matière, et après une étude rigoureuse, approfondie, de tous ces documents. Puis, inébranlable, sans élever la voix, il réfutait tous les arguments de ses adversaires, et imposait ses décisions sans la moindre concession sur l'essentiel. Et c'était un homme de cœur, fidèle à ses amis, fidèle à l'idéal de ses premières années, celui qui animait tous les élèves-maîtres au début de ce siècle.

A la tête de notre Amicale son dévouement fut absolu. Il a mis à notre service toute son éloquence, toutes ses vertus d'administrateur, et tout son cœur. Nous entendrons toujours sa voix douce, harmonieuse, évoquer les années heureuses de notre séjour à Saint-Cloud. Au nom de tous, je rends un chaleureux et fervent hommage à sa mémoire.

Jean LAVAL.

NOTE : Nous comptons publier, dans le prochain Bulletin de l'Amicale (ou, si possible, en fascicule séparé) un important article de notre camarade Pierre Brunet sur l'œuvre géographique de Maximilien Sorre.

En complément à l'hommage de Jean Laval à notre regretté Président, nous donnons simplement un « curriculum vitæ » détaillé de Maximilien Sorre et la liste de ses principales publications, témoignages éloquents d'une carrière particulièrement féconde.

CURRICULUM VITÆ

(Rennes, 16-7-1880 - Messigny, 10-8-1962)

- Elève maître à l'école normale de Rennes.
Elève de l'E. N. S. de Saint-Cloud (1899-1901).
Admis par la Commission d'Examen pour le certificat d'aptitude au professorat des Ecoles Normales et des Ecoles Primaires Supérieures (ordre des Lettres), le 6-8-1901.
Professeur à l'école normale de La Roche-sur-Yon, 10-9-1901. (Appelé sous les drapeaux le 30 sept. 1902.)
Professeur à l'école normale de Perpignan, 12-9-1903.
Professeur à l'école normale de Montpellier, 26-12-1903.
Licencié (histoire et géographie) de la Faculté de Montpellier, 7-1911.
Docteur ès Lettres (mention Très Honorable), Paris, 31-5-1913. (Mobilisé en 1914, blessé en nov. 1915.)
Chargé d'assurer à la faculté des Lettres de Bordeaux l'enseignement de géographie en l'absence de M. Camena, mobilisé (Lettre du 2-9, le confirmant dans ces fonctions pour le 2-9-1918).
Professeur à l'école primaire supérieure de Toulouse, 8-9-1919.
Maître de conférences à la faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, pendant l'absence de Pierre Denis, détaché à la S. D. N., le 19-11-1919.
Chargé d'assurer, du 16-12-1919 à la fin de l'année scolaire 1919-1920, l'enseignement de la géographie coloniale à la faculté de Bordeaux, 24-12-1919.
Confirmé dans cette qualité « pendant la durée du mandat de M. Lorin, député, titulaire de la chaire », 29-6-1920.
Désigné par l'Académie des Sciences pour faire partie du Comité national de Géographie le 28-6-1920.
Maître de conférences de géographie à la faculté des Lettres de l'Université de Lille, à partir du 1-11-1922 (le 5-7-1922).
« Professeur » (sans chaire ?), 22-6-1923.
Chargé « en outre » du cours de géographie régionale, 28-4-1924.
Nommé, à compter du 14-2-1925, professeur de géographie régionale (transformation de chaire), le 31-1-1925.
Nommé membre du jury d'admission à l'E. N. S. de Sèvres, 1925.
Doyen de la faculté des Lettres de Lille, à dater du 20-2-1929.
Chargé de mission scientifique en Espagne et au Portugal, 16-6-1930. (« Pendant les vacances 1930 ».)
Recteur de l'Académie de Clermont (décret du 20 oct. 1931).
Professeur honoraire à la faculté de Lille (Lettre du Doyen, le 9-12-1931) (décret le 24-12-1931).
Recteur de l'Académie d'Aix-Marseille (décret du 5-12-1933 ; effet du 1^{er} oct. 1934 ; en fait, du 1^{er}-8-1934).
Placé hors cadre et nommé directeur de l'Enseignement du 1^{er} degré et de l'Education post-scolaire, 2-6-1937.
Replacé dans le cadre des professeurs de Lettres des facultés des départements (29-7-1940, signé : Pétain).

Chargé d'assurer à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier le service de la chaire de géographie, 30-8-1940.
Présenté par la Sorbonne pour assurer l'enseignement de la géographie économique (succession de M. Demangeon, 10-1940).
Chargé de l'enseignement de la géographie économique à la faculté des Lettres de l'Université de Paris, 29-3-1941.
Maître de conférences de géographie économique à la faculté des Lettres de Paris, à dater du 1-10-1941.
Professeur sans chaire, à dater du 1-1-1942 (arrêté du 31-1-1942).
Décret du 3-1-1945 constatant la nullité de l'acte de l'autorité de fait, dit décret du 29-7-1940, et nommant M. Sorre, directeur honoraire de l'Enseignement du premier degré.
Professeur titulaire de la chaire de géographie humaine à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, le 1-6-1945 (arrêté du 25-6-1945).
Mis à la retraite avec effet du 1-10-1948 (décret du 12-VI-1948).

★

HONNEURS ET DISTINCTIONS

Médaille Gauthiot (Soc. de géographie commerciale de Paris) « Pyrénées méditerranéennes », 21-2-1914.
Médaille d'or de la Soc. nationale d'Agriculture de France, 25-2-1914 (Id.).
Prix Eugène-Potron, de la faculté des Lettres de Paris (Id.), 21-2-1914.
Chevalier de la Légion d'Honneur le 21-11-1915 (en qualité de lieutenant de réserve à titre temporaire au 281^e R. I.).
Médaille d'or de 1933 décernée par la Société géographique de Madrid (Lettre du 7-11-1934).
Commandeur de l'Ordre de la République espagnole, mai 1935.
Officier de la Légion d'Honneur, 3-11-1936.
Commandeur de la Légion d'Honneur, 27-9-1946.
Commandeur des Palmes académiques, 29-8-1956.
Officier du Mérite Agricole, 14-7-1960.

Membre honoraire : Royal Scottish Geographical Society, 2-3-1949 ; Société de Géographie de Belgrade, 28-1-1951 ; Societa geographica italiana, 19-6-1951.
Membre : National geographic Society, 1-1-1953 ; Geographische Gesellschaft München 31-3-1958.

★

PUBLICATIONS

LIVRES :

Les Pyrénées méditerranéennes. Essai de géographie biologique (Colin).
Etude critique des sources de l'histoire de la viticulture et du commerce des vins et eaux-de-vie en Bas-Languedoc au XVIII^e siècle. Montpellier 1913 (Colin).

Les Pyrénées (A. Colin, 1922).

Mexique et Amérique centrale (Géographie Universelle, sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois).

Méditerranée et péninsules méditerranéennes (1^{re} partie : Espagne et Portugal). *Ibid.*

Contribution au **Traité de climatologie biologique et médicale** (dir. Piéry ; Masson, 1927).

Les fondements de la géographie humaine. — Tome I : Les fondements biologiques. — Tome II : Les fondements techniques. — Vol. 1 : Techniques de la vie sociale, techniques et géographie de l'énergie, la conquête de l'espace ; vol. 2 : Les techniques de production et de transformation des matières premières. — Tome III : L'habitat, conclusion générale (A. Colin).

Les migrations des peuples, essai sur la mobilité géographique (Flammarion, 1955).

Géographie psychologique : l'adaptation au milieu climatique et biosocial (Traité de psychologie appliquée, liv. VI, ch. III) (Presses Universitaires, 1954).

Rencontres de la Géographie et de la Sociologie (Petite bibliothèque sociologique internationale) (Libr. M. Rivière, 1957).

L'homme sur la terre (Hachette, 1962).

Het verschijnsel der europese overzeese landverhuizing (in *De Wereld*, deel IV, publié sous la direction du prof. Boerman, 1962) (W. de Haan, Wageningen, Netherlands).

ARTICLES

La notion de micro-climat, août 1961. Séance du 4 nov. 1961, Géographes français.

Connaissance du paysage humain. Société de Géographie de Lille. Bulletin de 1958.

Conférence mondiale de la population (Rome, sept. 1954). « *Annales de Géographie* », nov.-déc. 1954.

L'industrie extractive de la région du Nord. 1. Le bassin houiller. — 2. Les carrières. — 3. Les ressources, l'outillage et la production (Edité par la 1^{re} Région économique, Lille, 1927).

La population de Bordeaux en 1921. « *Revue de la géographie commerciale de Bordeaux* ».

L'industrie et les villes, par Max. Sorre, Recteur de l'Université d'Aix-Marseille. « *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* », année 1936.

Sur la conception du climat. Extrait du « *Bulletin de la Société languedocienne de Géographie* », 1^{er} fascicule, 1936.

L'Amérique latine. « *Année politique française et étrangère* », janv.-févr. 1936.

L'urbanisation du monde et les réactions psychologiques qu'elle suscite.

La géographie de l'alimentation. « *Annales de Géographie* ».

Notes d'un géographe en marge de l'histoire ibérique. « *Société de Géographie et études coloniales de Marseille* », t. LVI, 1935.

Géographie humaine. Facteurs géographiques d'attraction et de développement des populations. La progénèse. Centre international de l'enfance.

- Complexes pathogènes et géographie médicale.** « Annales de Géographie », avr.-juin 1942.
- La géographie des matières grasses.** « Annales de géographie ».
- Description et géographie régionale.** Extrait de la Revue « Norois », oct.-déc. 1954.
- La région de Fourmies.** Introduction géographique publiée par la Société Industrielle de Fourmies, 1927.
- Emmanuel de Martonne.** « Revue universitaire », nov.-déc. 1955.
- The structure of cities.** Landscape Magazine of Human Geography, winter 1954-55, vol. 4, n° 2.
- Algunos aspectos de la geographia humana de la montana.** Geographica Zaragoza, encre junio 1955.
- L'évolution de la notion de climat et la biologie** (Aix-en-Provence). Mélanges de géographie à M. Vaclav Swambéra, directeur de l'Institut de Géographie de l'Université de Prague. Praha 1936.
- Géographie urbaine et écologie. Urbanisme et architecture.** Etudes publiées en l'honneur de Pierre Lavedan.
- Les problèmes géographiques actuels des migrations.** Extrait du volume commémoratif du 50^e anniversaire de l'Université de Liège, 1903-1953 et du 25^e anniversaire du Cercle des Géographes liégeois, 1928-1953.
- L'atlas de France.** « Bulletin de l'Education Nationale », 2 juin 1955.
- Les régions insuffisamment développées. Position d'ensemble du problème.** Conférence prononcée devant les auditeurs du Centre de Hautes Etudes Administratives, vendredi 2 avril 1954.
- Réflexions d'un géographe.** « Bulletin de l'Education Nationale », 17 févr. 1955.
- La Géographie et l'esprit moderne.** Revue « Synthèses », 4^e année, mars 1950.
- Introduccion a un compendio de geografia humana.** Apartado de la « Revista de geografia e historia ». Estuario. Montevideo (Uruguay).
- La répartition des populations dans le Bas-Languedoc.** Extrait du « Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie », 1906.
- Les céréales alimentaires du groupe des sorghos et des millets.** « Annales de Géographie », LI, 1942.
- L'agriculture et les industries agricoles.** Edité par la 1^{re} Région économique, Lille, 1929.
- Les pluies en Vendée.** Extrait du « Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest », t. XIII, n° 1 (Rennes, 1904).

Albert ADDE

(1870-1962)

NOUS avons pris plaisir, au **Bulletin** de mai 1962, à recenser et présenter aux camarades, comme un bel exemple de ténacité à vivre, les plus anciens de nos aînés, ce petit nombre de survivants des promotions de l'autre siècle. Le seizième d'entre eux était notre respecté président Max Sorre, qui devait prendre congé, dans la discrétion des vacances, le 10 août suivant ; et le second, le vice-doyen, était croyions-nous, Albert Adde, de la promotion 1892.

Mais Albert Adde ne devait pas lire notre amical article, car le Bulletin qui eût dû le lui apporter nous fût renvoyé avec la laconique mention : « Décédé ». Nous ne sommes pas en mesure de préciser la date du décès de notre vénéré camarade. Nous avons des raisons de penser qu'il quitta ce monde dans les premiers mois de 1962.

Il était né le 12 juin 1870 à Marissel (Oise). Il entra à l'École normale de Beauvais, exerça deux ans comme instituteur dans son département natal et, de là, se fit admettre à Saint-Cloud, dans la section des Sciences, en 1892. Professeur à l'École normale de Vannes, il prit en 1903 la direction de l'École primaire supérieure de Lorient, puis, en 1911, celle de l'École primaire supérieure et École pratique de Valenciennes, ville où il devait poursuivre et achever sa carrière, puis s'établir pour y achever sa vie.

Mme Wallerand, sa fille, a bien voulu nous communiquer quelques indications sur la longue et paisible retraite de son regretté père :

« Habitant Valenciennes, à deux cents mètres de la demeure de mon père, j'avais des contacts quotidiens avec lui, et, au cours de nos longues conversations, il me parlait volontiers de sa vie d'étudiant et des joies de sa carrière d'enseignant qu'il a vécue comme un apostolat. Le jour de l'arrivée du Bulletin de votre école, comme celui du Journal rédigé par des membres de la municipalité de Beauvais, sa ville natale, étaient pour lui de très heureux jours, et je lui en faisais la lecture. Car je dois dire que mon père avait depuis très longtemps une fort mauvaise vue (ce qui ne l'empêchait pas d'écrire lui-même sa correspondance) et l'ouïe un peu déficiente, mais passable pour un homme de son âge.

« Il s'intéressait d'ailleurs à une foule de choses, étant resté fort lucide, et ne passait jamais les heures des nouvelles à la T. S. F. Pendant longtemps il écouta « l'heure de Culture française » et ne cessa à un certain moment que pour ne pas contrarier sa gouvernante qui aimait le calme...

« Il eut la chance de garder une bonne santé presque jusqu'à la fin. Ayant eu quelques vertiges tout de même à l'automne de 1961, je lui conseillais de ne plus sortir même dans le quartier pour éviter un accident. Quand il appela le docteur, une dizaine de jours avant sa mort, celui-ci constata la faiblesse du cœur, mais quatre jours avant le dernier il me disait encore qu'il pensait bien se remettre. Très optimiste par nature, il le resta donc jusqu'à la fin. »

Il avait consacré les loisirs de sa retraite à écrire une Histoire de l'Ecole professionnelle de Valenciennes et une Histoire de l'horloge astronomique de cette bonne ville. Et comme une vie si longue ne peut pas se dérouler sans un cortège de deuils, il en avait eu sa part. La disparition prématurée d'une de ses filles, en 1939, l'affecta cruellement. Et toutefois, dans les lettres qu'il eut l'occasion parfois de nous écrire, car il demeura toujours fort fidèle à ses obligations amicalistes, il manifestait une sérénité et une sagesse très admirables.

Il laisse une fille, Mme Wallerand, qui a eu la douleur de perdre son mari, quelques mois à peine après la mort de son père ; et un fils, professeur au Lycée technique d'Etat de Bordeaux, qui a pris sa retraite à Sèvres, en 1961.

Nous le prions de vouloir bien agréer l'expression de notre sincère sympathie et de trouver dans ce bref hommage le témoignage de notre fidélité à la mémoire de celui qui les a quittés.

Henri CANAC.

Maurice BRUNET

(1886-1962)

Si je n'avais disposé, pour le faire, que de mes seuls souvenirs, il m'eût été difficile de rendre à la mémoire de Maurice Brunet pleine justice. Nous avons vécu côte à côte, dans le cadre inoubliable de l'ancien Saint-Cloud, à deux pas de Paris, sous la plus libérale des disciplines, et sous la tutelle de maîtres choisis, deux des plus belles années de notre jeunesse. Mais il y a de cela plus d'un demi-siècle et, dispersés comme nous allions l'être, à la sortie de l'école, nous avons si peu de chances de nous revoir que nous étions presque fatalement condamnés à nous perdre de vue et à ne garder les uns des autres que des images floues.

En fait, à part quelques lettres échangées alors qu'il était à Saint-Brieuc, et une rencontre de hasard dans les rues de Rennes entre deux trains, pendant la première guerre, je n'ai plus appris de Maurice Brunet, et indirectement encore, que sa nomination à Paris vers 1936, la publication de ses manuels d'histoire, et pour finir, il y a trois ou quatre ans, ce qui me semblait déjà l'indice d'une santé compromise.

Aussi dois-je remercier ceux qui, l'ayant mieux connu, et vu à l'œuvre, ont bien voulu me dire le souvenir qu'ils ont gardé de lui et de son enseignement, et je leur en suis d'autant plus reconnaissant que leurs témoignages s'accordent pour mettre en lumière la personnalité infiniment attachante de notre disparu.

Personnellement, je le revois tel qu'il nous apparut à la rentrée de 1907, taille mince, cheveux bouclés, le visage très doux, la voix claire, avec des intonations semi-méridionales, l'air un peu timide ou réservé au premier abord, mais, une fois

en confiance, d'une gaieté dont les épreuves devaient, hélas, avoir raison plus tard : « Capable de s'amuser comme un enfant, me dit son frère, à toutes sortes de plaisanteries verbales : charades, jeux de mots et calembours. » Sans être à proprement parler boute-en-train, c'est de ses traits d'esprit que, pour mon compte, je me souviens le mieux.

Nous mangions à la même table : délaissant les sujets purement scolaires, la conversation ne craignait pas d'aborder, avec la témérité de nos vingt ans, les questions les plus controversées. C'était un temps où l'on voyait déjà battues en brèche beaucoup de traditions et d'idées morales et menacées à plus ou moins brève échéance les structures et les institutions traditionnelles. L'insécurité planait sur le monde occidental et la paix elle-même se faisait de jour en jour plus précaire. Le bon M. Martine, qui avait vu plus d'une révolution, n'avait-il pas une théorie à lui, selon laquelle les prochaines années pouvaient bien n'être pas de tout repos. Les uns parlaient de décadence, d'autres misaient sur des temps nouveaux. Maurice Brunet, trop sage pour prophétiser, et trop avisé pour confondre rhétorique et raison, écoutait, l'esprit en éveil et le sourire aux lèvres, prêt à rappeler vers le sol l'imprudent sur le point de s'égarer dans les nuages. Et l'on riait de ces saillies sans méchanceté où l'ironie et le sourire n'étaient que la parure de la raison.

Je regrette de n'avoir pas sous la main le livre où son frère a consigné quelques-uns de leurs souvenirs d'enfance : il m'eût aidé à compléter le portrait de notre disparu. Mais nul doute que la gaieté s'alliât chez lui à un grand fond de sérieux. Il l'avait du reste montré déjà lorsqu'en sortant de Guéret, il avait pris un poste de surveillant à l'École normale de Tulle, et préparé, autant dire tout seul, notre concours d'entrée. Il n'en avait eu que plus de mérite à réussir du premier coup, comme, ensuite, à se maintenir honorablement.

Je ne sache pas qu'il travaillât autrement que nous tous. Si déjà il avait une prédilection pour l'histoire, le temps n'était pas venu d'y céder. On ne se spécialisait pas alors d'aussi bonne heure qu'aujourd'hui ; nous devions être, comme on dit, « polyvalents », et il eût été imprudent de sacrifier une matière pour une autre présumée plus rentable au jour de l'échéance. Cela, du reste, à l'avantage de la culture générale, et sans inconvénient pour notre future liberté de choisir, qui demeurerait intacte.

Cependant Maurice Brunet avait été chargé de la bibliothèque, en seconde année, à la suite d'Uriot. Il y gagnait de pou-

voir travailler dans un local à lui, plus tranquillement que dans nos études communes toujours un peu bruyantes. Et c'est là sans doute aussi qu'il prit un avant-goût de ce labeur d'archiviste dont il dira plus tard que telle aurait été sa véritable vocation.

Je ne sais pas, ou je ne sais plus, ce que furent pour lui ses deux années de Saint-Brieuc. Mais c'est à Laval qu'il allait, pendant vingt-cinq ans, interrompus seulement par la guerre, donner sa mesure. Mobilisé en août 1914, il prit part aux grandes batailles du début. Avait-il été blessé à Spincourt comme l'écrivit un de ses anciens élèves, ou tomba-t-il épuisé à la fin d'une de ces harassantes journées de marche que nous avons connues ? Toujours est-il que, ranimé, on lui trouva le cœur si mal en point qu'en d'autres temps il eût été réformé tout de suite. Il fut versé dans l'auxiliaire et servit successivement comme instructeur dans un bataillon de Sénégalais, et dans les automobiles, où il finit la guerre sans s'être jamais complètement remis.

Revenu à la vie civile, il devait traîner, en particulier, une insomnie rebelle aux traitements les plus variés. Il était contraint à une existence précautionneuse d'où les moindres excès étaient bannis. « Je ne vis plus, disait-il quelquefois, je vivote. » De là sans doute cette démarche lente et cette économie de gestes que nous ne lui avons pas connues au même degré, et qui, avec le souci de sa tenue, le marquaient extérieurement aux yeux de ses élèves et de ses collègues de Laval.

Il n'était cependant pas triste. Il avait trouvé chez une épouse, professeur comme lui, une conformité d'idées et de sentiments, un dévouement aussi, que la mort seule devait interrompre, peu de mois avant la sienne. Et puis, en marge de son enseignement, qu'il en faisait du reste profiter, il avait dans la recherche personnelle trouvé un dérivatif. Il avait pour l'histoire une prédilection qu'il tenait peut-être de son père. Son père, longtemps instituteur et secrétaire de mairie dans la même commune, nourrissait pour l'histoire locale et pour l'histoire générale une véritable passion et ne manquait jamais, quand il en trouvait l'occasion, de ramener sur le tapis quelques-uns de ces problèmes grands ou petits qu'il connaissait à fond.

Le même goût a pu passer du père chez le fils, et d'autant plus facilement que dans cette marche gallo-armoricaine entre Maine et Bretagne, si riche de souvenirs et passablement « vieille France » encore à certains égards où le hasard l'avait amené, il y a pour le chercheur une infinité de découvertes

à faire. Maurice Brunet n'aimait rien tant que de compulsuer ces documents d'archives, mémoires, parchemins, et son plus grand plaisir était de revivre à leur contact les épisodes passés de l'histoire dont ils portaient témoignage. J'ignore quel souci il avait de faire connaître ses trouvailles : l'**École et la Vie** en ont jadis publié quelques-unes, et sans doute les Bulletins des sociétés savantes de la région en contiennent d'autres.

Mais ce que ses élèves n'ignoraient pas, c'est l'art avec lequel il s'en servait pour vivifier son enseignement, car sa curiosité n'était pas uniquement celle d'un dilettante. Là-dessus les témoignages concordent : « Les leçons, vivifiées par l'apport de l'histoire locale, étaient pour nous un vrai régal », dit l'un. Plus chaleureux encore et plus explicite, le témoignage de M. Marot, un de ses directeurs, à qui je laisse la parole, parce qu'il dit mieux que tous l'estime qu'il avait pour l'homme et le professeur :

« C'était un homme dont le physique et l'attitude annonçaient dès l'abord distinction, finesse, courtoisie. Il parlait d'un ton mesuré, lentement, avec une perfection d'expression sans effort et sans affectation, comme l'épanchement naturel d'une pensée claire et parfaitement éloignée de tout calcul. Il enseignait avec le même naturel et la même correction, ce qui donnait à ses exposés le ton d'une causerie familière de bonne compagnie. Ses cours étaient nourris d'une documentation générale et locale extrêmement abondante où il puisait chaque année sans jamais se répéter. Les élèves les plus rétifs l'écoutaient avec une attention admirative. L'ordre, la structure des leçons formaient une unité si clairement et si fortement évidente que les notions pénétraient les esprits d'une manière durable. Interrogeant les élèves lors de mon passage dans les classes, j'ai toujours été frappé par la solidité des acquisitions et la richesse des aperçus idéologiques. »

Les inspecteurs généraux aussi : l'un d'eux ne disait-il pas de Maurice Brunet : « C'est le meilleur professeur d'histoire que nous ayons. »

Il n'est donc pas surprenant qu'on ait cherché à l'attirer à Paris. Il se laissa faire et vers 1936 il fut nommé à l'école Turgot (aujourd'hui Lycée Turgot). Il s'installa à Saint-Cloud dans un pavillon tranquille où il lui était agréable de se sentir près de son ancienne école. Il poursuivit pour d'autres son fructueux enseignement, et, sollicité par l'éditeur Masson, il rédigea même plusieurs manuels à l'usage des Ecoles primaires supérieures. Je n'ai pas eu à les utiliser et je n'en puis rien dire sinon qu'ils eurent du succès. A défaut d'histoire locale

il donnait libre cours à ses goûts de bibliophile et de numismate, car les livres anciens et les pièces de monnaie éveillaient chez lui la même imagination rétrospective que jadis les documents d'archives.

La retraite venue, il continua d'habiter Saint-Cloud. Je n'ai pas de renseignements sur cette dernière période de sa vie. Un mot de son frère Gabriel, il y a plusieurs années, me fit penser alors que sa santé ne s'améliorait pas ; sa chance était d'avoir encore auprès de lui la femme dévouée qu'il avait connue à Rennes avant l'autre guerre. Mais il eut la douleur de la perdre en 1960, et le coup fut d'autant plus dur sans doute qu'il n'avait pas d'enfant sur qui appuyer sa solitude. Moins de deux ans après, il devait aller rejoindre la compagne de sa vie. C'est en janvier dernier qu'il est mort, emporté par une crise d'urémie.

Telle est la reconstruction que j'ai tentée avec l'aide des témoignages qui me sont parvenus plus qu'avec mes propres souvenirs. Elle est loin d'être aussi complète que je l'eusse désiré. Je voudrais seulement qu'elle puisse inciter à la parfaire pour eux-mêmes les camarades aujourd'hui clairsemés des années 1907-1909, et d'autres qui ont vu Maurice Brunet à l'œuvre et qui voudront joindre au mien le muet hommage que lui ont bien mérité le charme de sa personne et l'emploi de sa vie.

Louis GUY.

Maurice RAFFAUD

(1899-1962)

MONSIEUR RAFFAUD est décédé le 30 août 1962, après une très courte maladie.

Les obsèques ont eu lieu le 1^{er} septembre dans la petite commune de Belbeuf, près de Rouen, où il venait de prendre sa retraite.

Au nom de l'Inspecteur d'Académie, de la Société des Amis des Sciences de la Seine-Maritime, dont M. Raffaud avait été le secrétaire et le président, et au nom des anciens élèves de Saint-Cloud tout autant qu'au nom d'une amitié qui datait de vingt-cinq ans, j'ai dit un ultime adieu à celui qui nous a si prématurément quittés alors que nous pouvions espérer qu'une longue retraite lui permettrait de continuer, au sein de la Société des Sciences, une action qui prolongerait sa vocation de naturaliste et de professeur.

Né le 6 février 1899, élève de l'école normale de Bourges de 1914 à 1917, élève de 4^e année à l'école normale de Lyon (1917-1918), M. Raffaud entrait à l'École Normale Supérieure de St-Cloud en 1919 et en sortait en 1921, pour devenir professeur à l'école normale de Varzy de 1923 à 1926 et enfin, professeur à l'E. P. S. de Rouen en 1926, établissement où il accomplit le reste de sa carrière qui se terminait brillamment, en 1962, par la remise de la Croix de Chevalier de la Légion d'honneur, que M. l'inspecteur général Obré avait tenu à lui remettre lui-même au cours d'une émouvante cérémonie où ses collègues, ses amis, ses anciens élèves commentaient à l'envi aussi bien ses mérites pédagogiques que sa forte culture et son amabilité inlassable.

Professeur hors de pair, dont l'influence faisait naître de véritables vocations de naturalistes, qui poursuivait dans la Société des « Amis des Sciences Naturelles », dont il devint président, une action particulièrement efficace près des jeunes, associant une science approfondie à une gentillesse qui gagnait tous les cœurs, M. Raffaud était pour tous le plus aimable des collègues, tout autant que celui qui savait donner un conseil pertinent dont on savait user, et abuser.

C'est dire la perte que nous faisons tous, perdant à la fois un naturaliste de classe, un animateur efficace, et un ami très cher dont la vie exemplaire fait honneur à l'Université française et particulièrement à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.

André ROUGEAUX.

René CHAPUIS

(1903-1962)

NE le 5 avril 1903 à La Riscouse (Jura) notre camarade était entré à l'École en 1925, dans la section des Lettres. Il avait épousé la fille de l'un de nos anciens, M. Riquet, dont on a pu lire l'éloge dans notre Mémorial de 1960. Presque toute sa carrière s'est déroulée à Blois, comme professeur à l'école normale d'instituteurs. Il a été emporté, le 20 août 1962, à la suite d'un infarctus du myocarde.

R. L'homme a bien voulu évoquer ci-dessous, au nom de l'Amicale, la figure juvénile de notre regretté camarade.

A Mme Chapuis, et à Mlle Chapuis, professeur-adjoint au lycée de Blois, vont nos sentiments de respectueuse sympathie ; à la mémoire de René Chapuis, la fidélité de notre souvenir.

. *
. * *

« Je l'ai connu voici trente ans, alors que je débutais à l'école normale de Parthenay. Notre commune origine, et une sympathie immédiate, nous attachèrent dès l'abord. Il prit sous son aile le débutant que j'étais, me conseillant, m'évitant les maladresses premières. Je le revois alors, si mince, flottant dans ses vêtements sombres qui rappelaient les ecclésiastiques, avec ses yeux aigus et malicieux dont un chapeau — noir aussi — masquait l'éclat. Sobre en ses discours, précis et méthodique, il impressionnait les élèves par sa stricte justice, indifférent aux sentiments, comme le veut Alain. Mais chez lui, il devenait un homme jeune, gai, plein d'humour et d'enthousiasme. Il me fit suivre alors — c'était en

1932 — les réunions électorales houleuses dans ce pays où la droite catholique et conservatrice l'emportait largement. Il y cherchait sans doute la manifestation d'une sympathie démocratique certaine, mais plus encore le spectacle, les escarmouches droite-gauche, riant, gloussant plutôt des niaiseries si complaisamment étalées. Ainsi souriait-il de l'humanité, sans acrimonie, sans haine. Car il était bon, simplement, naturellement, mais avec un goût marqué de l'analyse, du comique et de l'humour qui glissait, sur son visage d'ascète, un mince sourire sarcastique.

Puis nous nous sommes perdus — hasard des mutations et de la vie — et je n'ai plus revu mon camarade et mon mentor auquel la vie n'a peut-être pas apporté toutes les joies qu'il méritait. Mais je dois saluer avec reconnaissance et amitié ce camarade discret, lucide et juste que j'ai trop peu connu. »

Robert LHOMME.

Léon CRUIZIAT

(1908-1962)

NOTRE camarade Léon Cruiziat nous a quittés après une courte et inexorable maladie, enlevé à l'affection de sa femme, de sa mère et de ses nombreux amis, alors qu'il mettait tout son courage et son dévouement au service du lycée mixte de Château-Gontier dont il était le Principal depuis 1950.

Né à Druillat (Ain) en 1908, c'était un Jurassien, issu d'une vieille famille venue s'installer en ville. Son père était employé de chemin de fer. C'est sans doute en raison de ces solides origines que Léon Cruiziat était un laïque, au meilleur sens du terme, attaché durant toute sa carrière à un idéal de justice sociale, s'efforçant de distinguer, et d'orienter vers des études supérieures les élèves intelligents de condition modeste qui lui étaient confiés.

Elève à l'école normale d'instituteurs de Dijon de 1923 à 1926, il manifesta de très bonne heure des aptitudes mathématiques, fit une quatrième année, et à dix-neuf ans en 1927, entra à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud. A sa sortie il fut nommé professeur à l'E. P. S. de Romorantin. Il aimait à évoquer les années heureuses de son premier poste où il se maria avec une jeune Fontenaysienne, professeur de mathématiques comme lui. En 1933, il s'installa à Quimperlé, fut mobilisé en 1939 et connut ensuite cinq longues années de captivité dans un lointain Oflag. Libéré en 1945, il retrouva avec joie sa mère, sa jeune sœur, sa chère femme, et cette Bretagne à laquelle il s'était attaché. Et il reprit son enseignement, ses lectures sérieuses, et aussi les promenades en forêt, la récolte des champignons, et la pêche dans le Belon

à bord de son canot qu'il avait baptisé A + B. On le prenait pour un authentique marin pêcheur avec son costume de toile, son teint basané et son langage simple.

Principal à Château-Gontier en 1950, il se consacra tout entier à sa tâche. Ses élèves, surtout les petits — il y avait des classes primaires annexées au lycée — étaient les enfants qu'il n'avait pas eus. Les professeurs, surtout les débutants, trouvaient en lui un conseiller amical. Sous un abord rude et simple, on apercevait bien vite un homme de cœur, de la lignée de ces professeurs attachés à leur métier certes, mais davantage encore aux hommes et aux enfants qu'ils dirigent, prêts à tout donner d'eux-mêmes.

Raymond BRILLET.

*
**

SOUVENIRS

Quelle que soit la couleur du ciel ou de la journée, le passage au collège de ton Père Noël (c'est toi qui l'avais voulu) était pour tous un délicieux moment.

Tu avais demandé aux élèves de couture de confectionner la grande houppelande rouge, bordée de blanc. La hotte avait été faite à « l'atelier », et tu avais fait toi-même la grande barbe avec de la laine de mouton.

Quel plaisir tu avais à grimer le jeune professeur ou surveillant qui était chargé de jouer le grand rôle.

Les « petits » sortaient en récréation. Le Père Noël arrivait par le fond du jardin, les enfants se pressaient à la grille pendant que tu allais l'accueillir respectueusement.

Le Père Noël demandait le nom des enfants sages... chacun retenait son souffle. Puis la distribution commençait, les langues se déliaient et la joie se lisait sur tous les visages.

Mais le visage qui était le plus beau à voir, était le tien.

*
**

Le mot Récréation s'inscrit en lettres d'or dans les cervelles enfantines. Il est moins beau pour les maîtres, bien qu'il évoque une halte agréable.

Pour toi, Récréation a toujours été un mot Radieux.

Dès que la première cloche — celle des petits — tintait, tu quittais ton bureau, tu joignais sous la marquise les maîtres que tu aimais. Et, parlant peu, et les écoutant avec ta bienveillance un peu rude, tu vivais intensément cette explosion de jeune vie.

Tu me disais au repas :

« Ah ! ces petites Lécuyer, si je pouvais, je les volerais. » Tu me parlais de Philippe à la grosse voix qui « fonçait dans la cour » vivant son rêve, sans rien voir autour de lui, ni les maîtres, ni les poteaux ! Tu t'intéressais — secrètement — aux amours de Jean-Claude et de Ghislaine. Tu connaissais les « gentils », les « râleurs » qui viennent vingt fois se plaindre pour une vétille, les « peureux » toujours accrochés à la blouse de leur maîtresse, les « pleurnichous » qu'un rien met en larmes et qu'un mot suffit à consoler.

Quels que soient les soucis que t'apportaient les journées, tu voulais ce bain de rosée. Et, lorsque tu me contais ces choses, tu m'essuyais le front, avec cette rosée fraîche, que tu savais si bien recueillir.

Mme Léon CRUIZIAT.

Jean-Marie MUGNIER

(1916-1963)

NOTRE ami Jean-Marie Mugnier — promotion 1939 Lettres — est décédé le 24 janvier 1963 à l'hôpital de la Conception, à Marseille, d'une crise de septicémie.

Mugnier avait été reçu au concours d'entrée de l'École en juillet 1939. Il avait fait ses études à l'école normale de Bonneville, puis à celle de Versailles. Du fait de la fermeture de l'école pendant la drôle de guerre, il dut solliciter une place de délégué à l'école primaire supérieure de Rumilly, puis à celle de la Côte-Saint-André. Quand vinrent l'invasion et l'occupation il se trouvait en zone sud, et ne put rejoindre l'école qu'en 1941. Il y laissa le souvenir d'un camarade assidu, compétent, sympathique. Il semblait taillé pour vivre cent ans. Qui aurait pu prévoir qu'il allait mourir en pleine force de l'âge à quarante-sept ans ?

Pleurésie..., typhoïde..., abcès à la cage thoracique..., cet homme solide, ce Savoyard taillé en athlète a agonisé pendant trois mois.

A la vérité, il était surmené : professeur au lycée Nord de Marseille, membre de la C. A. de la F. E. N. et du Bureau départemental, administrateur de la M. G. E. N., animateur de l'association France-U. R. S. S., il militait dans plus de dix organisations, leur consacrait toutes ses soirées, ses vacances, avec une abnégation totale, sans autre ambition que d'être le porte-parole des prolétaires au milieu desquels il vivait, dans la banlieue nord de Marseille.

C'était un communiste sans haine et sans sectarisme : le contraire d'un carriériste, le contraire d'un homme d'appa-

reil. Parmi les innombrables tâches auxquelles il était convié, il choisissait ses engagements : contre la guerre d'Indochine, dès 1946 ; pour la paix dès 1949 ; contre la guerre d'Algérie dès 1954.

C'était un ardent militant syndical, l'un des animateurs de la tendance des « Bouches-du-Rhône », cherchant, ainsi que le rappelait son camarade Cheylan « à promouvoir un syndicalisme dépassant les « tendances », dominé par l'idée maîtresse de l'unité des syndiqués dans un syndicat plus combatif et plus réaliste. Mugnier considérait que les problèmes corporatifs devaient d'abord retenir toute l'attention des militants et il a sans cesse œuvré pour qu'une situation matérielle décente soit faite aux plus petits salariés et fonctionnaires, et à toute la fonction enseignante avec, en premier lieu, une amélioration très substantielle et indispensable des personnels débutants ».

C'était en même temps un bon professeur « irréprochable, toujours à l'heure, toujours affable, ne se permettant aucune liberté avec les exigences de l'horaire ou du programme » selon le témoignage de son proviseur. Et dans ses rapports d'inspection, les termes qui reviennent le plus souvent sont : « autorité », « maîtrise », « distinction », « intelligence », « pédagogie pénétrante ».

Mais plus qu'un militant et un professeur, Mugnier était d'abord un homme et un ami. Bon mari, il quitta la région parisienne pour rejoindre sa compagne à Marseille. Bon père, il adorait sa petite fille Elisabeth, et je le vois encore se réjouir de ses premiers succès scolaires.

Et quel ami délicieux, toujours souriant, toujours ouvert ! Ignorant le sens des mots « amour-propre » et « ambition ». Capable, à quarante-sept ans, de jeter encore un regard neuf sur le monde. Toujours prêt à rendre service. Tenant sa porte constamment ouverte. Modeste avec cela, perpétuellement en quête, curieux de tout : d'art, d'histoire, de vieux meubles et de vieux papiers. Bref un de ces hommes dont le nom ne figure pas dans les histoires, et qui, cependant, font l'histoire.

Adieu Jean-Marie Mugnier ! Que la terre te soit légère ! C'est grâce à des gens comme toi que la vie prend un sens et que guérissent peu à peu les plaies de l'humanité souffrante.

Jacques DUPAQUIER.

Jean CAZEAU

(1932-1963)

Né à Bordeaux le 6 décembre 1932.

Préparation à St-Cloud au lycée de Bordeaux et au lycée Chaptal à Paris.

Promotion 1954, St-Cloud-Lettres.

1953-1955 : Licence espagnol.

1955-1956 : Dplôme d'études supérieures (Boursier en Espagne).

1956-1957 : Agrégation d'espagnol.

1957-1958 : Professeur au lycée de Niort.

1958-10 janvier 1963 : Professeur au lycée de Brest.

J'ENTENDS encore la chaleur de son accent, qu'il avait rapporté de son Bordelais natal, d'où lui venait sans doute aussi son goût pour les airs d'opéra et l'amour de l'Espagne voisine et de sa belle langue sonore. Mais nulle hâblerie, ni faconde, ni exhibitionnisme chez cet homme du Midi : la chaleur ici était tempérée par une grande modestie et une grande pudeur des sentiments ; et il lui arrivait de sourire, comme d'un péché mignon, de sa prédilection pour la performance de la voix humaine, comme de son penchant pour les puissants héros de la littérature ou des arts, les Balzac, les Wagner, les Cervantes, capables de créer un monde.

Dans ses goûts, s'affirmait également le besoin d'une discipline ; aussi préférait-il la musique classique à la musique moderne, Velasquez au Greco, la littérature classique au sur-réalisme. Dans sa vie également, il avait mis de l'ordre et de la méthode. Ceux qui l'ont connu lorsqu'il préparait St-Cloud au lycée Chaptal se souviennent avec quelle énergie et quelle persévérance il s'astreignait chaque jour à une demi-heure

de gymnastique pour maintenir le corps en forme, à de la gymnastique oculaire pour améliorer une vue qui lui donnait beaucoup de soucis, à des exercices vocaux pour satisfaire un médecin grincheux qui lui avait découvert une voix non pédagogique. Ceux qui l'ont connu agrégatif à St-Cloud se rappellent qu'il s'astreignait à la lecture quotidienne de Saint-Simon ou de Sainte-Beuve, pour former son style. Moi qui l'ai connu professeur à Brest, je sais qu'il s'imposait des heures de recherche pour une explication de texte en classe de préparation à St-Cloud, des vacances austères à la Bibliothèque de Madrid, où il dépouillait des auteurs et rédigeait des fiches qui venaient se ranger méticuleusement dans une boîte en vue d'une future thèse sur Galdos. Mais que n'était-il capable de s'imposer, une fois qu'il s'était fixé un but ? On comprend qu'il ait pu sortir agrégé de St-Cloud après deux ans seulement passés à l'École (compte non tenu de l'année de bourse en Espagne) ce qui constitue sans doute une espèce de record. Cette énergie est peut-être aussi responsable de sa fin rapide, car il ne s'est jamais ménagé et il ne prêta guère attention aux douleurs qu'il commença à ressentir deux mois avant sa mort ; il négligea ces avertissements que lui lançait le cancer naissant.

Mais on se tromperait si on l'imaginait uniquement préoccupé de ses études universitaires et desséché par la discipline : il savait jouer, plaisanter, perdre son temps, flâner, et surtout se donner aux autres. Il était doué pour l'amitié, il était généreux et dévoué — certains le savent bien et s'en souviennent aujourd'hui avec reconnaissance — il était profondément bon, il ne savait pas refuser, ne disait jamais du mal d'autrui, savait se mettre à la place de l'autre, s'intéresser à la vie de l'autre, partager ses soucis, était plein de délicatesse dans ses rapports avec tous. C'était un homme de cœur.

L'injustice le révoltait, l'amitié le séduisait : on comprend son engagement politique. Mais on comprend aussi pourquoi sa vie de militant fut de courte durée : plus que le bonheur à échéance lointaine l'intéressait l'individu humain dans sa réalité concrète. Il s'aperçut vite que, dans tout parti, l'individu est écrasé par l'organisation collective, et il était également trop scrupuleux pour accepter les petites compromissions morales qu'entraîne inévitablement l'action catholique.

Déçu par l'action politique, privé des enfants qu'il aurait pourtant souhaités ardemment, il se consacra avec plus d'ardeur que jamais à son métier de professeur — je devrais plu-

tôt dire à son sacerdoce, et, s'appliquant à Jean Cazeau, ce n'est pas un mot creux et de vaine rhétorique —. Il avait conscience de la dignité de sa tâche et il y mettait tant d'ardeur et de chaleur humaine qu'il était adoré de ses élèves. Il réussissait particulièrement dans les classes supérieures : Lettres-supérieures, Propédeutique, et surtout cette classe de préparation à St-Cloud-Fontenay qu'il avait appelée de ses vœux et qui venait d'être créée au lycée de Brest. On m'a dit que ses explications de Lorca étaient extraordinaires. Et pourtant, a priori, rien ne paraît plus étranger à ses goûts, fondamentalement classiques, que le surréalisme de Lorca. Mais, ouvert à tout, il était doué d'une capacité peu commune de sympathie, et de même qu'il expliquait les églises et les œuvres religieuses aux participants d'un voyage en Espagne de telle manière qu'ils le prenaient finalement pour un croyant, de même il était capable d'expliquer n'importe quelle poésie et n'importe quel film. La dernière image que je garde de Jean Cazeau, c'est celle qu'il offrit, à la fin de décembre, aux membres du Ciné-Club : alors qu'il était pourtant marqué déjà par les stigmates de la maladie, il se montra brillant animateur de la discussion, pratiquant la maïeutique avec un art consommé, suscitant toujours par une question habile la réponse pertinente, donnant à chacun l'impression d'avoir tout découvert soi-même, toujours ramenant le débat à l'essentiel, et jamais ne raillant ni ne blessant celui qui donnait une interprétation erronée. Tel nous apparut Jean Cazeau ce soir-là, tel il apparaissait certainement à ses élèves des grandes classes lorsqu'il leur expliquait un texte espagnol.

Ils se sont mêlés aux professeurs du lycée de Brest pour lui dire un adieu émouvant, par cette froide et sinistre journée de janvier dont nous nous souviendrons longtemps encore.

C'est à Treignac, en Corrèze, que repose Jean Cazeau, cet homme de grande valeur intellectuelle et morale, dont la disparition prématurée a creusé un si grand vide dans la vie de tous ceux qui l'ont connu.

René CHABERT.

Gérard LECOURTOIS

(1935-1962)

C'EST avec la plus grande stupeur que tous ses amis ont appris la mort de Gérard Lecourtois. Il allait atteindre ses vingt-sept ans lorsqu'il fut brutalement emporté par une crise cardiaque. Cette fin prématurée est particulièrement douloureuse à tous ceux — et ils sont encore nombreux à l'Ecole — qui ont bien connu Gérard et gardent le souvenir très vivace de sa présence.

Gérard Lecourtois était né en Corse, à Corté, le 16 avril 1935. Très attaché à sa terre natale, il en parlait souvent avec amour et allait fréquemment y séjourner pendant ses vacances. Il fit ses études secondaires aux lycées de Casablanca et de Dakar ; brillant élève, il réussissait déjà tout particulièrement dans le domaine qui allait devenir sa spécialité puisqu'en 1951 il fut lauréat du concours général en latin. De là il entre en « khâgne » au lycée Henri IV, puis à Lyon, au lycée du Parc où nous nous sommes connus avant d'intégrer ensemble en 1957.

A l'Ecole, Gérard n'a tout de suite que des amis ; ses camarades sont vite séduits par ses qualités de travail et par son sens de l'humour ; toujours prêt à rendre service, à travailler en équipe, il fait preuve d'un entrain communicatif ; ce qui le caractérise surtout, c'est un esprit ouvert, plein de tact et de compréhension, et cette personnalité le rend immédiatement sympathique à tous.

Agrégé des Lettres classiques en 1960, il enseigne à Alger, au lycée Bugeaud, d'octobre 1960 à décembre 1961. A cette date, il revient en congé de maladie dans sa famille, à Mar-

seille, mais son état est sans gravité. Soudain, c'est le drame brutal que rien ne laissait prévoir : le 10 avril 1962, au cours d'une promenade sur la Canebière avec un ami, il est pris de trois syncopes successives et la troisième le foudroie avant l'arrivée du médecin.

Gérard Lecourtois a été emporté en pleine jeunesse et il est difficile d'exprimer par des mots les sentiments qu'inspire un destin aussi cruel. Pour ceux qui l'ont connu, il ne reste qu'une profonde tristesse, car cet ami, nous ne le reverrons plus. Que ses parents, ses deux frères, ses deux sœurs, trouvent ici dans leur chagrin le témoignage de notre peine et de notre souvenir.

Georges DECOTE.

Pierre MOHOS

(1936-1963)

AL'AGE de vingt-sept ans, Pierre Mohos vient de nous quitter sans retour.

Rares à l'école sont ceux qui ont pu le connaître et l'apprécier. Un séjour d'un an en Californie, puis la maladie, l'ont écarté de nous, et c'est à l'automne et à l'hiver 57 qu'il faut nous reporter pour pouvoir évoquer un souvenir qui nous reste cher.

Nous nous revoyons traversant avec lui le parc pour aller à Valois. L'allure à laquelle il marchait, souvent en bras de chemise dans de petits froids piquants, ne l'essoufflait pas : sa voix vigoureuse nous entretenait de mille sujets et l'art qu'il avait de la conversation nous faisait paraître court le chemin.

Son visage était bronzé, son sourire éclatant : il y avait en lui une force qui ne laissait rien soupçonner du terrible mal qui le minait déjà à son insu.

Par lui et pour nous, jeunes anglicistes qui venions d'entrer à l'école, l'Amérique existait, l'Amérique où il avait déjà longuement séjourné et dont il parlait la langue avec un accent de l'Ouest merveilleusement vrai. Le jury du Certificat de littérature et civilisation américaines lui avait, avant même qu'il n'entre à l'école, décerné une mention Très Bien, et il avait choisi pour sujet de son diplôme d'études supérieures un grand poète californien : Robinson Jeffers. Il n'y a aucun doute qu'il aurait pu devenir un grand américaniste, sans que l'on puisse dire si c'est dans cette voie que la versatilité de son esprit l'aurait engagé. Maître de plusieurs

langues, il lisait avec une étonnante rapidité les ouvrages les plus divers. Linguiste né, il jouait avec la philologie là où tant d'autres en sont réduits à un pénible bachotage. Par l'intermédiaire de son père, il était en contact continu avec les milieux du cinéma. De quel destin n'était-il pas digne ?

Pourquoi est-ce ce fils unique, riche de tous les dons, que la mort a choisi ? Dans la grisaille d'un matin de mars, qui n'a mesuré l'absurdité, l'atroce injustice de cette fin ?

Ce n'est pas un adieu que tes camarades peuvent t'adresser, Pierre Mohos. Chacun devant ton cercueil a senti la ténuité du fil.

Camille LAURENT.

Pierre QUATANNENS

(1939-1962)

NOUS ne connaissions Pierre Quatannens que depuis 1959, ayant intégré ensemble à l'École cette année-là. Garçon très discret, il répugnait à parler de lui-même et nos trois années d'internat commun nous ont livré peu de détails sur sa vie antérieure.

Il était né le 6 janvier 1939 à Brilly-les-Mines, dans une famille modeste. Entré en 1950 au collège moderne Condorcet de Lens, il y prépare le concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs qu'il passe avec succès en 1954. Mais il en démissionne aussitôt, renonçant à la carrière d'instituteur, et poursuit ses études au lycée de Lens où il obtient son baccalauréat. Il prépare le concours d'entrée à Saint-Cloud au lycée Faidherbe de Lille. Durant ses deux premières années d'école, il termine aisément sa licence de philosophie, qu'il avait commencée à l'Université de Lille. Ayant rédigé son mémoire de diplôme d'études supérieures pour lequel il n'avait pas hésité à choisir un sujet difficile, il devait entreprendre cette année la préparation de l'agrégation de philosophie.

C'est pendant le mois d'août dernier que nous parvint la nouvelle de sa mort, survenue le 31 juillet à la suite d'une baignade dans le lac d'Annecy près duquel il passait ses vacances avec quelques camarades.

A ceux qui le connaissaient peu, sa très grande réserve pouvait le faire paraître effacé, mais cette discrétion cachait une forte et attachante personnalité que chacun de nous eut souvent l'occasion d'apprécier. Ses qualités humaines furent

pour nous à l'égal de ses capacités universitaires : il considérait comme inséparable de son travail de futur professeur une participation efficace tant à la vie politique qu'à l'activité intérieure de l'Ecole. Et, dans ce domaine, même ceux qui ne partageaient pas ses idées en reconnaissaient cependant la valeur, la bonne foi et la sincérité ; il faisait d'ailleurs preuve d'une très grande largeur d'esprit et d'une profonde tolérance, s'efforçant sans cesse de comprendre les autres et leurs problèmes.

A ses parents déjà durement touchés par la mort d'un autre fils, ainsi qu'à son jeune frère, nous adressons le témoignage de l'affection que nous portions à Pierre.

La Promotion 1959.

DEUILS RECENTS

Nous avons le regret d'annoncer le décès, survenu le 13 avril dernier, à l'âge de soixante-dix-huit ans, de M. Pierre Charron, qui fût maître-ouvrier à l'atelier du bois de l'Ecole pendant les années 1953-1957. Il avait gardé le contact avec Saint-Cloud jusqu'à ces derniers temps. Sa gentillesse et sa parfaite éducation lui avaient gagné l'estime de tous. Nous prions Mme Charron (19, rue Condorcet, à Clamart) de recevoir l'assurance de la part très sincère que nous prenons à son deuil.

*
* *

Nous venons d'apprendre le décès, survenu le 13 avril dernier, de notre camarade Pierre Bonnel (Promotion 1936 Lettres), professeur agrégé de philosophie au lycée Janson-de-Sailly. Il était dans sa 47^e année.

Nous rendrons hommage à sa mémoire dans le prochain Mémorial. Que Mme Bonnel, et les parents et amis de notre camarade veuillent bien, en attendant, trouver ici l'expression de notre sympathie dans cette cruelle épreuve.

IMPRIMERIE
CORBIÈRE & JUGAIN
ALENÇON